

ET AUTRES FOUISSEMENTS

« Si l'on s'approche de la paroi jusqu'à la presque toucher, de nouveaux espaces, infiniment variés, s'ouvrent dans des dimensions microscopiques. Toutes matières de mousses et de lichens, confrontant les jaunes, les oranges, les mauves, déterminent sur les pierres de splendides paysages, des esquisses de chemins que l'on voudrait poursuivre, quelque fois, vers de plus secrètes galeries. »

JEAN RICARDOU (Révolutions minuscules)

C'est, d'abord, cette lente approche, comme pour surprendre quelque bête aux aguets, proie facile qui se décidera à fuir lorsque les frôlements depuis longtemps détectés seront devenus, pour elle, des pas furtifs assourdis par la mousse qui s'incurve, se couchant putassement sous le poids de mon corps, alors que le souvenir de notre rencontre remontera, bulle qui crève à la surface : elle, avec sa robe blanche tirant au large dans la nuit, elle, les yeux agrandis par la peur, se retournant, elle, pressant le pas sans se décider à courir dans la crainte de me voir m'élancer, la saisir, élastique, la projeter en l'air et, avant qu'elle ne rebondisse sur le sol, la frapper du revers de mon pied droit, elle, jaillissant au centre d'un ciel évidemment bleu d'où elle retombe avec un bruit flasque sur le tapis de feuilles mortes, à ses pieds, à elle, paroi connue, reconnue, explorée, fouillée du regard, des doigts, des mains, chaque fois que je peux revenir vers elle, avec ses roches, ses feuilles, ses herbes, ses gouttes d'eau qui tapent sur les toits de verdure, puis coulent le long des pierres jusqu'à moi, lové près du mur, patientant, tentant vainement d'enregistrer les épopées, les drames, les cataclysmes de cet univers figé, sans intérêt, sans histoire qui, elle, risque à tout moment de dérapier sur la plus petite erreur, - confusion, malentendu, méprise, quiproquo -, tout cela aboutissant à une autre relation, un tel fait étant évité par cette lente, mesurée, exaspérante approche,

c'est donc, d'abord, cette approche lente, pénible, qui nous permettra peut-être d'atteindre l'inaccessible paroi vers laquelle les tranchées que nous creusons depuis un mois convergent, non en droite ligne, mais après de multiples zigzags, crochets, détours, lacets, tournants, entrelacs incompréhensibles aux yeux d'un lecteur distrait, et pourtant nécessaires à

ceux qui, comme nous, s'avancent à couvert de la place ennemie, masqués par les gabions remplis de cette terre que nous extrayons avec tant de peine, terre promise, convoitée, fouillée, violée, comme si nous étions à la recherche de quelque fabuleux trésor convoyé ensuite sur ces bâtiments espagnols ventrus, ces galions dégorgeant d'or, la proue richement ornée d'une tête gigantesque - saillie busquée du nez, prééminence des lèvres, spirales des cheveux crépus, et, surtout, bombement du globe de l'œil -, lents, lourds, proies toutes désignées pour les forbans qui les guettent au retour des Indes Occidentales, lorsqu'ils cinglent de nouveau vers la vieille Europe d'où ils repartiront bientôt, fermant le dernier côté de leur triangle, les cales cette fois bourrées de pacotilles (colliers, bracelets de verre flamboyants, pièces d'étoffes aux criardes couleurs ornées, bien sûr, d'un ruban d'argent ou de soie) qui seront troquées contre cette matière précieuse : l'esclave, l'esclave qui ne vaut pas plus qu'un simple couvre-chef, à condition qu'il soit muni d'un galon représentant pour eux, les vainqueurs du moment, ceux à qui la victoire a arrogé le droit et le devoir de vendre les vaincus en attendant le jour où les rôles seront inversés, où ils passeront de l'état de marchands à celui de marchandises, représentant donc le comble de l'élégance, de la distinction, imitant ainsi sans le savoir les arrogantes aristocrates et les officiers dédaigneux de cette terre lointaine et inconcevable où la présence d'un galon sur un quelconque tissu est la preuve de bravoure ou de bon goût, terre incompréhensible où de puérils amateurs de jardins donnent à la hauteur de l'herbe, sur leur pelouse, une valeur à nulle autre pareille, surveillant jalousement celle de leur voisin, craignant la pluie, le soleil, le vent, les insectes et, par-dessus tout, la présence, près de leur gazon, de l'innocent admiratif qui, sans se douter du crime qu'il commet ni du danger qui le guette, tranquillement, approche,

c'est, il est vrai, d'abord, cette lente et précautionneuse approche, l'insertion de l'œil dans le sujet ou, si l'on préfère, le contact forcé de deux rameaux qui ne demandaient rien d'autre qu'à vivre leur destin de rameaux sans être contraints de s'accoupler, de se pénétrer mutuellement, leur greffe permettant ainsi, peut-être, la genèse d'une race nouvelle bonifiée par la confrontation et l'alliance de qualités réciproques, à moins que l'échec ne vienne sanctionner de trop audacieuses théories, des divagations insensées qui ne pouvaient avoir comme conséquence (et c'était l'avis de ses confrères, à lui qui s'acharnait malgré tout) que l'avènement de quelque effrayante créature, fort heureusement non viable, mais qui aurait eu le temps de souffrir, elle qui désirait, en fait, couler paisiblement sa vie de ce que l'on nommait jadis " greffier ", et qui y aurait réussi si cet énergumène plus ou moins fou n'était arrivé et, au nom de la Science, ne l'avait martyrisée, mutilée, et pour finir réduite à un pauvre tas de poils et de chair, n'ayant même pas pour excuse la recherche et la découverte d'une médecine miracle permettant aux vieillards à bout de souffle une survie de quelques années, de quelques mois, de quelques jours, survie qu'ils paient souvent d'atroces souffrances, mais qu'importe s'ils sont en vie, si, immobilisés au fond d'un fauteuil ou inertes dans un lit d'hôpital, ils peuvent encore percevoir des formes blanchâtres qui se

déplacent, leur parlent avec rudesse, les redressent en grommelant et leur administrent à heures fixes des sirops gluants ou de tièdes potages, espérant, elles, les formes, plus ou moins secrètement, que la mort vienne les délivrer enfin de ce fardeau, de ce presque cadavre auquel elles sont ligotées et qui dévore leur existence, véritable supplice de peuplades primitives où une charogne liée à un vif, insensiblement, le ronge de sa pourriture, qu'elle leur apporte la juste récompense de tant d'efforts, et c'est pourquoi elles sont, pour l'instant, si attentives, si désireuses de plaire à ce souffle rauque, pourquoi elles se précipiteront toutes, dès qu'il aura cessé, vers l'étude du notaire, écouteront avec consternation les diktats irrévocables et injustes du cadavre, se lanceront avec fougue dans une suite de procès dont les actes viendront s'entasser auprès de milliers d'autres, dans des centaines de chemises cartonnées, répertoriées, numérotées, à l'intérieur de dizaines de classeurs, au sein même de cette officine jadis obscure et mystérieuse, et maintenant aussi aseptisée, anonyme, fonctionnelle qu'un bureau d'architecte avec, cependant, cet aspect de confessionnal propre aux lieux où s'accumulent les rancœurs, détestations, exécration, ressentiments, rancunes, haines, tout ce qui, en un mot, gît au fond de la nature humaine et dont le témoin n'est pas, comme on peut le croire, cet homme noir, avec ou sans robe, qui écoute distraitement au fond d'un réduit les horreurs dont veulent se débarrasser les bigotes racornies ou, si l'on préfère, les saintes femmes, non, ce n'est pas cet homme le véritable témoin mais cet autre, lui aussi vêtu de noir, voûté au-dessus d'une table couverte de dossiers, et écrivant, écrivant, écrivant, traduisant en un langage obscur, pompeux et désuet les aversions, les dissensions, les hostilités, les querelles, les répulsions, les ressentiments, les rivalités, les vengeances auxquels il participe, indifférent, imperturbable, main de Justice écrivant, et écrivant, et écrivant ce qu'on lui dicte, appareil enregistreur, rouage sans âme, sans intelligence autre que celle qui lui permet de transmuier des sentiments humains en graffitis cabalistiques, greffier, ou plutôt sorcier dont l'aspect satanique dans les anciennes comédies est accentué par le sombre costume et la présence à ses pieds d'un vieux chat, noir lui aussi, attendant patiemment on ne sait quoi, autre témoin des atrocités des hommes dont la plus impardonnable, à ses yeux, est d'avoir fait subir à l'un de ses semblables d'inimaginables tortures, sous le prétexte mensonger de faire progresser ce qu'on nomme : la Science, et qui n'est peut-être, en fin de compte, qu'un charcutage de la nature, qu'une tricherie inutile et qui se révèle, chaque fois, incapable d'enrayer la marche de celle qui, minutieusement, approche,

c'est donc, il est vrai, d'abord, cette brusque approche inattendue, qui vient rompre le cours monotone de l'histoire, cet A proche de ce P devenant soudain signifiant, la happe proche reliant les deux éléments séparés par la fantaisie ou l'inattention, ce qui détourne, une fois de plus, mon projet, côtoyant, « jusqu'à la presque toucher », l'âpre roche de cette paroi que je crois reconnaître et que je ne connais pas puisque je ne suis jamais venu ici, puisque c'est la première fois que je me risque dans ce chemin qu'un autre a tracé voilà bien longtemps, et que j'emprunte

à mon tour, participant ainsi à cet incessant et vertigineux va-et-vient d'insectes zigzagant, rampant sur de longues passerelles fragiles, écrasés de fardeaux monstrueux qu'ils déchargent et entassent méticuleusement en pyramides d'inégales hauteurs, le long du quai, ou plutôt au pied de cet arbre proche, car de quai, il n'y en eut jamais dans ce bois où j'avance, à pas furtifs, pour essayer de surprendre ce dont je n'ai plus souvenir, et que je n'atteindrai pas, maintenant que de nouveaux espaces approchent.

Moutonnement des arbres infiniment variés, verts bien sûr, mais aussi jaunes, orangés, mauves. Nulle possibilité d'attacher son regard sur un unique feuillage. Tapis montueux qui dérape, en dessous, à une allure folle.

Quelques battements d'ailes, puis une plongée à l'inverse, dans le ciel. Eclatement.

Plus rien à quoi s'accrocher. Du blanc légèrement bleuté où explose une tache noire sur le fond rougeâtre des paupières. A l'intérieur, au centre, un bloc qui se forme, qui se gonfle, et qui monte vers les lèvres. Le tambour des temps résonnant au rythme de deux coups saccadés suivis d'un bref silence. Tenir.

Retournement. Tout se transforme, devient de nouveau familier. Soulagement avec l'horizon retrouvé et le reflet adouci du soleil sur le tableau de bord. A droite et à gauche, le sifflement de l'air encadrant la pétarade du moteur. Pas le temps de m'accoutumer à cette embellie : brusque dérive spiralée. De nouveau, ce malaise qui exaspère. Fermer les yeux avec l'espoir de retarder la nausée. Tenir.

Quelque chose - changement de diapason dans le grondement du moteur ? imperceptible ralentissement du battement de tambour ? intuition ? - quelque chose m'avertit qu'il est possible de me risquer à observer ce qui défile, là, en dessous.

La forêt a disparu, remplacée par une verte immensité ondulée. Rien pour accrocher le regard. Nouvelle descente de l'avion en virant sur l'aile. L'image se partage en deux : verte à gauche, à droite bleue. Mais tout se rétablit, le bleu regagne le ciel, là-haut, et le vert, en bas, la prairie. A cette hauteur, les longues oscillations de l'herbe sont indiscernables.

Un point minuscule, là-bas, immobile.

Et pourtant, il ne l'est pas. L'œil à présent exercé perçoit qu'il a insensiblement progressé vers la droite. Bientôt - quelques lignes suffiront, une seule peut-être - ce sera une masse sombre sous laquelle fluctuent quatre cils vibratoires. Et puis, maintenant, nous le survolons, et il se métamorphose en cheval.

Il galope vers nous, ayant incurvé sa course.

Un zoom nerveux nous le montre, le poitrail coupé, la tête folle, secouée en tous sens, la

bave mousseuse au coin des mors, la crinière claquant dans le vent...

Mais non ! Ces trois coups de la bande sonore, brefs, presque simultanés, séparés des trois suivants par un fugitif silence, ce sont bien ceux que nous imitions jadis (la langue venant frapper les dents entrouvertes, et nous, éjectant parfois, au comble de l'excitation, un jet de salive), lorsque nous chevauchions un bâton, le bras gauche replié en avant, le poing fermé sur d'invisibles brides, la main droite martelant la cuisse, ou plutôt le mustang qui filait, bien sûr, comme l'éclair, à travers la Prairie, poursuivi par une horde d'indiens... Et Jean-Louis Trintignant, dans cette pièce de Ionesco, qui caracole autour de la scène en hurlant : « Han ! han ! han ! à toute allure, au galop, à toute allure, au galop ! ».

Et lui, maintenant, qu'un changement de plan nous découvre de profil, ployé à demi sur l'encolure, faisant corps avec la monture, les genoux seuls pressant alternativement ses flancs afin de modifier la trajectoire de la course, c'est Lui ! Le bord du chapeau ombrageant ses yeux pâles (gros plan sur les yeux), les lèvres serrées sur un cigarillo éteint depuis longtemps transformant ainsi en rictus le sourire de celui qui sait qu'il ne mourra pas, qu'il ne mourra jamais, non seulement à la fin de cette sottise histoire stéréotypée, mais également après, lorsque pour la millième fois, il réapparaîtra aussi jeune, aussi beau, identique à l'image que nous en garderons, alors que nous serons devenus nos propres caricatures. Et c'est l'attente du moment inéluctable où, tirant sur les rênes, il cabre son cheval sur les pattes arrière, - ombre chinoise se détachant sur un ciel clair -, tandis que (trois crissemments d'air), un signe mystérieux et archi-connu apparaît sur l'écran, juste avant que celui-ci ne devienne de nouveau blanc.

La neige a fondu... Les sabots des chevaux collent à la boue... Nous sommes en train d'errer sur une route labyrinthique des Flandres, derrière une vareuse d'officier. Et lui, chargeant comme à Reichshoffen, le sabre levé, statue équestre qui s'affaisse, fauché par les balles de mitrailleuse, lui qui boule par-dessus sa rosse, effrayant les spectateurs des premiers rangs reculant instinctivement dans leur fauteuil, poussant un cri d'horreur... Mais non ! Il n'est pas mort ! Il se relève après une double culbute, son revolver crachant une unique balle qui va s'écraser entre les deux yeux de l'autre, du méchant, de celui qui a volé le bétail, après avoir tué le fermier, violé sa femme et botté le derrière du chien. Et maintenant, le voilà, s'écroulant lentement, en une rotation esthétique, très proche de la pirouette de ballet, qui nous permet d'apercevoir le jus de tomate giclant du trou, et se ramifiant peu à peu le long de son nez, alors que le mot FIN jaillit de la profondeur de l'écran, et que nous poussons un soupir qui en dit long sur la tension que nous venons de subir depuis plus d'une heure, dans cette salle obscure, brailarde – coups de sifflet et hurlements quand le traître se saisit rudement de la pure jeune fille afin de l'enlever et de lui faire subir on ne sait quels outrages, applaudissements frénétiques lorsque le cavalier masqué réussit à la délivrer en tranchant les cordes qui la retenaient prisonnière - , cette salle vaguement nauséabonde, mais où nous reviendrons dans une semaine, pour de

nouvelles aventures qui se termineront, une fois encore, comme toujours, par la victoire de notre héros.

Et elle, pendant ce temps, brinqueballée au rythme de ses coups de reins, à lui, le jockey devenu pour l'occasion monture, et elle hurlant son plaisir, sa folie : « Oh oui, han ! han ! han ! au galop, au galop, au plus grand galop ! » Et Trintignant, frénétique, déchaîné, accélérant sa course, frappant de plus en plus violemment les planches de la scène. Les sabots martèlent la piste, les casaques filent : « Jaunes, bretelles et toques bleues – le fond vert des marronniers – Noire, croix de St André bleue et toque blanche... » La position des caméras ne permet pas de distinguer celui qui, d'une courte encolure, provisoirement mène. Et le commentateur, de plus en plus hystérique, déverse en hurlant des noms de chevaux, de jockeys, d'écuries, de cavales, d'amazones... « Carpasta... Milady... Zeida... Naharo... Iglésias... Corinne... Reixach... », et un gros plan inattendu présente la tête coupée du cheval victorieux, tendue vers l'avant, avec deux cuisses enserrant l'encolure, et une cravache qui retombe en cadence sur le poil luisant de sueur.

Têtes coupées des centaines de chevaux du lac Ladoga attendant que le dégel vienne les délivrer de leur gangue de glace, et les emporter, charognes puantes, dans la débâcle. « Kaputt ! » Pour l'instant, encore intacts, figés dans leur frayeur par le vent du nord, impossibles sculptures sur lesquelles viennent s'asseoir les soldats finlandais pour se faire photographier dans ce décor surréaliste avant de retourner au front, avant qu'une balle soviétique ou un éclat de grenade prolétarien ne les transforme, eux aussi, en statues de glace, ils tournoient, mes beaux chevaux de bois, nonchalamment, dans le silence, au gré du courant, autour des tourbillons du grésil. Eux aussi, cabrés vers le ciel, ils veulent encore s'élancer dans une course interminable, à la manière de leurs semblables qui caracolent dans les bassins de Versailles, au milieu des jets d'eau et des bosquets, pour la plus grande gloire d'un homme qui, jadis, s'était cru roi. Mais l'image s'arrête, l'objectif s'immobilise sur l'œil dilaté...

C'est quelque chose de visqueux, de sphérique, dont les couleurs contrastées – violet, orange, vert pâle – laissent imaginer des mondes inconnus : iceberg en fusion qui bouillonne, calme surface d'un océan de mercure, oscillations de dunes en feu... Mais ça vibre et, par à-coups, un volet l'obture et semble l'humidifier. Un œil. Mon œil clignotant dans l'obscurité, face à l'autre, gigantesque, méconnaissable, bombardé par ces innombrables flèches multicolores qui l'encadrent, qui l'agressent, qui m'agressent alors que, bien au-delà de Jupiter, je me flétris. 2001, c'est du passé, un passé dont je perds le souvenir. Loin, très loin dans l'espace, je vieillis... Je suis un assassin : j'ai tué, j'ai dû tuer Hal ; j'ai dû lâcher Poole dans le cosmos... Hal, et sa triste voix d'ordinateur qui s'alentit au fur et à mesure que je le déconnecte, qui me supplie de ne pas le déconnecter. Et Poole qui disparaît dans le tourbillon du « Beau Danube Bleu ». Mais ma mission exigeait de tels sacrifices ; il fallait que je réussisse... Je suis l'agent spatio-temporel D.J.ELUFEJ, alias L.DEFEU, dit aussi LE PHŒNIX. Je viens de débarquer à NAJYN, la capitale de l'Empire des

mille soleils. On peut me voir dans les marchés profonds en train de contempler avec stupéfaction les Gorchshynoptiques de la planète Zurmy, qui sont de vastes coquilles St. Jacques dans lesquelles on s'enferme pour trouver l'oubli. Dans le rectangle suivant, je marchande les pierres vivantes d'orphuls qui adhèrent à la peau, s'y incrustent, et vous scintillez alors comme les trésors de la caverne d'Ali Baba.

Décalage.

En bas, à gauche, avec regret, je refuse à un camelot tentateur un soumtre télépathe, animal familier qui vit sur la tête de son maître en lui procurant un bonheur incomparable par transmission de pensée.

Quelques pages plus loin, je m'émerveille devant l'épanouissement d'innombrables fleurs aériennes que les mille soleils de Najyn font éclore tout à coup. Et puis,...

Mais que puis-je faire encore, sinon déambuler ? débâcler ? débagouler ? débâillonner ? déballer ? débanaliser ? débander ? débaptiser ? débarbouiller ? débarder ? débarquer ? débarrasser ? débarrer ? débâter ? débaucher ? débecter ? débenzoler ? débilter ? débillarder ? débiner ? débiter ? déblatérer ? déblayer ? débloquer ? débobiner ? déboguer ? déboiser ? déboîter ? débonder ? déborder ? débosseler ? déboucher ? déboucler ? débouler ? déboulonner ? débouquer ? débourrer ? déboursier ? déboussoler ? débouter ? déboutonner ? débraguetter ? débrancher ? débrayer ? débrider ? débriefer ? débroscher ? débrouiller ? débroussailler ? débucher ? débudgétiser ? débureaucratiser ? débusquer ? débiter ? décacheter ? décaisser ? décalcifier ? décaler ? décalotter ? décalquer ? décamper ? décaniller ? décanter ? décapeler ? décaper ? décapitaliser ? décapiter ? décapoter ? décapsuler ? décapuchonner ? décarbonater ? décarburer ? décarreler ? décauser ? décavaillonner ? decaver ? décéder ? déceler ? décélérer ? décentrer ? décercler ? décérébrer ? décerner ? decerveler ? déchaîner ? déchanter ? déchaperonner ? décharger ? décharner ? déchaumer ? déchausser ? déchiffrer ? déchiffonner ? déchiqueter ? déchirer ? déchlorurer ? déchristianiser ? décider ? décimaliser ? décimer ? décintrer ? déclamer ? déclarer ? déclasser ? déclassifier ? déclaveter ? déclencher ? décliner ? décliqeter ? décloisonner ? déclouer ? décocher ? décoder ? décoffrer ? décoiffer ? décoincer ? décolérer ? décoller ? décolleter ? décoloniser ? décolorer ? décommander ? décommuniser ? décompenser ? décomplexer ? décomposer ? décompresser ? décompresser ? décompter ? déconcentrer ? déconcerter ? déconditionner ? décongeler ? décongestionner ? déconnecter ? déconner ? déconseiller ? déconsidérer ? déconsigner ? décontaminer ? décontenancer ? décontracter ? décordeur ? décorer ? décorner ? décortiquer ? découcher ? découler ? découper ? découpler ? décourager ? découronner ? décrasser ? décrédibiliser ? décréditer ? décréper ?

décréter ? décreuser ? décrier ? décrocher ? décroiser ? décrotter ? décrypter ? décuivre ?
déculasser ? déculotter ? déculpabiliser ? décupler ? décuver ? dédaigner ? dédicacer ? dédier ?
dédiérencier ? dédommager ? dédoré ? dédouaner ? dédoubler ? dédramatiser ? défalquer ?
défatiguer ? défauciler ? défausser ? défavoriser ? défénestrer ? déféquer ? déférer ? déferler ?
déferrer ? défeuiller ? défeutrer ? défibrer ? déficeler ? défier ? défigurer ? défilé ? défiscaliser ?
déflagrer ? déflorer ? défolier ? défoncer ? déforcer ? déformer ? défouler ? défourailler ?
défourner ? défrayer ? défricher ? défriper ? défriser ? défroisser ? défroncer ? défroquer ?
défruiter ? dégager ? dégainer ? déganter ? dégazer ? dégazoliner ? dégazonner ? dégeler ?
dégénérer ? dégermer ? dégivrer ? déglacer ? dégligner ? dégluer ? dégoûter ? dégouter ?
dégommer ? dégonfler ? dégorger ? dégoter ? dégouliner ? dégoupiller ? dégoûter ? dégouter ?
dégrader ? dégrafer ? dégraisser ? dégravoyer ? dégréer ? dégrever ? dégriffer ? dégringoler ?
dégripper ? dégriser ? dégrosser ? dégueulasser ? dégueuler ? déguiser ? dégurgiter ? déguster ?
déhaler ? déharnacher ? déhouiller. Déifier ? déjanter ? déjauger ? déjeter ? déjeuner ? déjouer ?
déjucher ? délabialiser ? délabrer ? délabrynter ? délacer ? délainer ? délaisser ? délaiter ?
délarder ? délasser ? délaver ? délayer ? déléaturer ? délecter ? déléguer ? délester ?
délibérer ? délier ? délignifier ? délimiter ? délinéamenter ? délinéer ? délirer ? déliter ? délivrer ?
délurer ? délustrer ? déluter ? démagnétiser ? démailler ? démailloter ? démancher ? démanger ?
démanteler ? démantibuler ? démaquiller ? démarcher ? démarier ? démarquer ? démastiquer ?
démâter ? dématérialiser ? démedicaliser ? démêler ? démembrement ? déménager ? démériter ?
dèmeubler ? démieller ? démilitariser ? déminer ? déminéraliser ? démissionner ? démobiliser ?
démocratiser ? démoder ? démoduler ? démonétiser ? démonter ? démontrer ? démoraliser ?
démotiver ? démoucheter ? démouler ? démoustiquer ? démultiplier ? démuseler ? démyéliniser ?
démystifier ? démythifier ? dénasaliser ? dénationaliser ? dénatter ? dénaturer ? dénaturer ?
dénazifier ? dénébuler ? déneiger ? déniaiser ? dénicher ? dénicotiniser ? dénier ? dénigrer ?
dénitrifier ? déniveler ? dénombrier ? dénommer ? dénoncer ? dénoter ? dénouer ? dénoyauter ?
dénoyer ? dénucléariser ? dénuder ? dépailler ? dépalisser ? dépanner ? dépaqueter ? déparasiter ?
dépareiller ? déparer ? déparler ? départager ? départementaliser ? dépasser ? dépassionner ?
dépatrier ? dépaver ? dépayser ? dépecer ? dépêcher ? dépeigner ? dépénaliser ? dépenser ?
dépersonnaliser ? dépêtrer ? dépeupler ? déphaser ? déphosphorer ? dépiauter ? dépiler ?
dépiquer ? dépister ? dépiter ? déplacer ? déplaçonner ? déplanter ? déplâtrer ? déplier ?
déplisser ? déplomber ? déplorer ? déployer ? déplumer ? dépoétiser ? dépointer ? dépolariser ?
dépolitiser ? dépolluer ? dépolymériser ? déporter ? déposer ? déposséder ? dépoter ? dépouiller ?
dépoussiérer ? dépraver ? déprécier ? dépressuriser ? déprimer ? dépriser ? déprogrammer ?
déprolétarianiser ? déprotéger ? dépucceler ? dépulper ? dépuré ? députer ? déqualifier ? déraciner ?
dérader ? dérager ? dérailler ? déraisonner ? déramer ? déranger ? déraser ? dératiser ? dérayé ?
dérégler ? déresponsabiliser ? dérider ? dériver ? dévier ? détourner ? dérober ? décrocher ?

dérocher ? déroder ? déroger ? dérrouiller ? dérouler ? dérouter ? désabonner ? désabuser ? désaccentuer ? désacclimater ? désaccorder ? désaccoupler ? désaccoutumer ? désacidifier ? désaciérer ? désacraliser ? désactiver ? désadapter ? désaérer ? désaffecter ? désaffectonner ? désaffilier ? désagrafer ? désagrèger ? désaimanter ? désaisonnaliser ? désajuster ? désaliéner ? désaligner ? désalper ? désaltérer ? désambiguïser ? désamidonner ? désaminer ? désamorcer ? désaper ? désapparier ? désappointer ? désapprendre ? désapprouver ? désapprovisionner ? désarçonner ? désargenter ? désarmer ? désarrimer ? désarticuler ? désassembler ? désassimiler ? désatomiser ? désavantager ? désavouer ? désaxer ? déséchouer ? déssectoriser ? désembobiner ? désembourber ? désembourgeoiser ? désembouteiller ? désemparer ? désencadrer ? désenchaîner ? désenchanter ? désenclaver ? désencombler ? désendetter ? désénerver ? désenfler ? désenfumer ? désengager ? désengluer ? désengorger ? désengrener ? désenivrer ? désennuyer ? désenrayer ? désensabler ? désensibiliser ? désensorceler ? désentoiler ? désentortiller ? désentraver ? désensvaser ? désenverguer ? désenvoûter ? déséquilibrer ? déséquiper ? désertes ? désertifier ? désespérer ? désétatiser ? désexciter ? déssexualiser ? déshabiller ? déshabituer ? désherber ? déshériter ? déshonorer ? déshuiler ? déshumaniser ? déshydrater ? déshydrogéner ? déshypothéquer ? désigner ? désillusionner ? désincarner ? désincruster ? désindexer ? désindustrialiser ? désinfecter ? désinformer ? désinhiber ? désinsectiser ? désintégrer ? désintéresser ? désintoxiquer ? désirer ? désobliger ? désobstruer ? désocialiser ? désodoriser ? désoler ? désolidariser ? désoperculer ? désopiler ? désorbiter ? désorienter ? désosser ? désoxygéner ? déstabiliser ? déstocker ? déstructurer ? désulfiter ? désulfurer ? désynchroniser ? détacher ? détailler ? détalier ? détartre ? détaxer ? détecter ? dételer ? déterger ? détériorer ? déterminer ? déterrer ? détester ? détirer ? détoner ? détonner ? détortiller ? détourer ? détourner ? détoxiquer ? détracter ? détraquer ? détremper ? détromper ? détrôner ? détriquer ? détrousser ? dévaler ? dévaliser ? dévaloriser ? dévaliser ? dévaster ? développer ? déverguer ? déverrouiller ? déverser ? dévier ? devirer ? dévirginiser ? deviriliser ? dévisager ? dévisser ? dévitaliser ? devitrifier ? dévoiler ? dévolter ? dévorer ? dévouer ? dévoyer ?

Et pourquoi pas : désamourer ? désétoiler ? débétifier ? déguignoler ? dérapetasser ? désébouter ? défanfaronner ?

Enfin, en un mot comme en six cent vingt-cinq, que puis-je faire, après ce coup de dé qui n'abolira jamais Lazare, sinon déramer ? Mais cela proposerait un tout autre voyage, et je suis mal armé pour l'entreprendre...

Et pourtant, je suis là, encore ; l'eau s'écoule, il ne reste plus que l'encre. Et moi, je suis

mort sans en avoir l'air. Je t'enseignerai la ferveur ; et tu verras, par tes yeux crevés, de nouveaux paysages, infiniment variés. Il suffit que ta main touche la pierre, éraflant le faite des mousses et des lichens. Imagine, imagine les jaunes, les rouges , les mauves qui se confrontent, se fondent, se dégradent insensiblement :

Jaune, elle s'élançe, verticalement d'abord, puis, à une hauteur qu'on ne saurait apprécier, elle s'incline mollement pour former un arc de cercle interrompu par

Jeune, il se lance, vivement d'abord, puis, à une longueur qu'on ne pourrait distinguer, il se courbe soudainement pour jaillir en arc de cercle amorti par

Jeu de lances, amicalement d'abord, puis, à une hauteur qu'on ne voudrait préciser, cela devient bizarrement un cercle d'arcs, uniquement rompu par

Feu de branches, clairement d'abord, puis, à une grandeur qu'on ne sait plus apprécier, il décline insensiblement pour laisser un cercle de braises, de temps en temps étouffé par

Fou de ses hanches, imperceptiblement d'abord, puis, avec une fureur que je ne sais plus contrôler, je m'arc-boute violemment pour fouir ce cercle embrasé, tout à coup arrêté par

Fouge et mange, gloutonnement d'abord, puis, avec la lenteur qu'on voudrait imiter, fouille précautionneusement pour exhumer les glands en cercle, jadis détachés par

Rouge et blanche, horizontalement d'abord, puis, après une erreur qui la fait retourner, elle claque dans le vent pour couronner cette arche jadis élevée par

Rage et tranche, silencieusement d'abord, puis, (assez de malheurs qu'on ne peut éviter !), taille dans le ventre pour arracher cette sphère sanglante encore imbibée par

Race étrange, insidieusement d'abord, puis, en un temps qu'on voudrait oublier, disparaît dans les camps pour partir en cercles de fumée, bientôt effacés par

Face d'ange, naïvement d'abord, puis, après quelques ans qui pour tous ont compté, il se déforme pour devenir ce masque, peu à peu empâté par

Fausse, elle avance, classiquement d'abord, puis, après quelques lignes qu'on aimerait apprécier, elle se transforme pour finir en un cercle de mots occultés subitement par

Fauve, il se lance, vivement d'abord, puis, à une longueur qu'on ne pourrait distinguer, il se courbe brusquement pour jaillir en arc de cercle, mollement amorti par

Mauve, elle s'élançe, verticalement d'abord, puis, à une hauteur qu'on ne saurait apprécier, elle s'incline mollement pour former un arc de cercle que rien ne vient interrompre.

Par exigence, j'ajoute le vert, bien sûr, mais aussi le gris et le bleuté, inséparables, et nécessaires à ce revêtement qui ronge la pierre. Et là, à l'opposite, une multitude de taches vermillon qui éclateront à l'œil, mais dont le rôle, en vérité, sera de valoriser la profondeur des ramures, à l'horizon. Invention novatrice s'il en est, et qui requiert une particulière attention : le premier plan flamboyant qui s'étale sur la moitié inférieure de la toile, uniquement destiné à

singulariser les lointains olivâtres... encore quelques touches de mauve et de jaune dans le foisonnement rouge... et une arabesque pour donner à cette pâte le retroussis du vent dans la feuillée... Bon travail, aujourd'hui ! Ma phrase est calme, chaude, un rien aguicheuse. Me satisfait notamment l'équilibre obtenu entre ces deux masses qui, sans être symétriques, se soutiennent en désignant discrètement le centre de ma recherche, ce chemin creux dans lequel je m'avance, en quête d'autres paysages.

Oui, car, c'est d'abord cette approche...

Ici, j'ai fait la guerre.

Allongé derrière le talus, les mains gelées crispées sur la culasse de la mitrailleuse, je fixe le mur couvert de mousses et de lichens. C'est là qu'ils doivent paraître. Mes yeux, piquetés de vent, pleurent, et je m'efforce de réfréner leur clignotement. Ils surgiront, le buste coupé, de profil, marionnettes tressautant sur leurs montures dont seules les oreilles pointées seront visibles. Mais, lorsque le mur sera contourné, ils se présenteront de face, apocalyptiques assemblages de poils, de fer, de têtes verrouillées dans des casques métalliques, de mains gantées accrochées à de lourdes lances, de sabots qui s'arrachent péniblement à la boue en jutant. Et moi, dans ce fossé, toujours derrière le talus maintenant recouvert de morts et de blessés, je m'efforce de percer de ma pique le poitrail du cheval qui se dresse sur ses pattes postérieures, et qui va m'écraser.

Mais tout se fige, et mes gestes, ceux de mon adversaire, restent suspendus...

Ebloui par le soleil, je ne les ai pas vu arriver ; et ils sont là, devant moi, surgis de la trappe, entourés d'une vapeur bleuâtre crachée par des dizaines de diffuseurs disséminés autour de la scène. Il ne me reste plus qu'à appuyer sur le crochet que j'ai réussi à visser dans la branche de pin tordue qui me sert de mitrailleuse. Et va jaillir de ma bouche le bruit habituel, le crachotement qui les pulvérisera, les fera disparaître, comme chaque fois, en s'effondrant grotesquement, tandis que leurs chevaux se cabreront, gigantesques, avant de s'écrouler, eux aussi, sur le côté, leurs pattes meurtrières, pendant qu'ils agonisent, frappant l'air, en vain.

Je me suis endormi. Les bleus auraient pu surgir pendant mon sommeil, et c'en était fait de notre embuscade. Mais je suis toujours allongé derrière mon talus, mon fusil à portée de ma main droite, dans l'herbe. Et là, le mur moussu. Le champ de coquelicots, à gauche, en plein soleil. Et moi, la haine au cœur, j'ajuste déjà le premier régicide qui se présentera, fringant, paradant comme à la revue, sans se douter qu'il constitue le troisième point sur une droite idéale tracée soigneusement, calmement (arrêter la respiration, maîtriser les mains qui tremblent, ne pas tenir compte des coups qui résonnent, accélérés). Et moi, appuyant lentement sur la gâchette. Et lui, s'affaissant nonchalamment et disparaissant derrière la haie. Et moi, me réveillant. Je m'étais endormi.

Mes camarades ont disparu je ne sais où. Il me faut reprendre mon cheminement dans ce

tunnel de verdure qui s'enfoncé encore plus profondément... Quelques plaques de lumière, sur les côtés, des halliers dont les ronces accrochent sans cesse les étoffes, égratignent. Au-dessus, de hauts talus recouverts de broussailles, de fougères charnues, profondément dentées, et, plus haut encore, des lianes s'entremêlant pour former cette cavée dans laquelle, depuis maintenant plusieurs jours, je progresse. Avance lente, pénible et précautionneuse ; la machette s'abat souvent, le bras fatigué écarte avec peine les branches flexibles qui giflent, et les pieds se font de plus en plus pesants, englués dans une mousse spongieuse, glissante. Il faut, comme les taupes, caver sans cesse sur cette piste à peine visible et qui ne mènera sans doute nulle part.

Repartir donc sur un nouveau sentier, déjà tracé par celui que je m'efforce de rejoindre et que je sais que je ne reverrai jamais, mais quand même, continuer à avancer parce que je ne peux pas faire autrement, parce que si je m'arrête, je crève. Et pourtant, je tombe, je me laisse tomber, je m'accote contre un tronc, et je regarde.

D'abord, la lumière, par degrés, défaille. Déchiré en son milieu, le rideau glisse en grinçant. Lorsque l'œil s'accommode de cette nouvelle perspective, ce sont, d'abord, des touffes de lanières larges et appointées qui ondoient sur le devant de la scène, les feux de la rampe mettant en valeur leur souplesse et, surtout, la parfaite coordination de leurs évolutions. A vrai dire, elles sont là pour dévoiler, en de subits écartements, les tiges graciles autour desquelles se volent des feuilles plates et effilées, frémissant au moindre son. Puis, c'est le corps de ballet. Jusqu'alors adoucies, les modulations se frénétisent en une sarabande vive et lascive, minutieusement agencée. En d'insensibles reptations, les lianes enserrant les troncs moussus, s'y plaquent, s'efforçant de s'infiltrer dans la moindre fente ; et de grosses fleurs couleur chair s'aguichent en se frôlant comme par mégarde, les pétales écartelés, le pistil saillant ; en des poses qu'elles pensent suggestives, les fougères tournent, et tournent, et tournent... Et toujours, apparaissent de nouveaux petits sujets qui se haussent avec empressement afin de n'être pas étouffés par cette meurtrière cohue d'amour où tout s'enchevêtre, croît et se multiplie avant de se consumer et de retourner à l'immortelle pourriture.

Mais au fond, là-bas, derrière la toile du décor, ou sur l'écran sombre du ciel (c'est l'une ou l'autre !) se dessine lentement le disque parfait de celle qu'attendent avec avidité les spectateurs : élevée par une énigmatique machinerie, elle monte de l'horizon, blanche d'abord, puis, après un habile décalage des projecteurs, rouge, éclairant certains détails restés jusqu'alors dans l'ombre, et singulièrement le ruisseau, en bas à droite.

Les applaudissements éclatent quand paraît le metteur en scène de cette supercherie, un débonnaire conducteur d'ânes qui vient abreuver son troupeau dans l'eau teintée de reflets roux. Son nom clignote au-dessus du rideau, en majuscules incandescentes : LE DOUX ÂNIER, et plus loin : ROUSSE EAU. Le délire est à son comble ; certains trépignent, d'autres hurlent son nom. Et le vacarme me tire du sommeil dans lequel j'étais plongé depuis quelques instants déjà, car la lune

a disparu derrière d'épais nuages. Je m'étais endormi.

Et toujours devant moi, ce mur. Et toujours, cette lente, inexorable et décevante approche.

Il me faut trouver un autre chemin.

La première ligne horizontale, plus claire, l'eau du canal, lisse avec quelques rides et quelques vagues ombres. Plus haut, la ville, plate, sombre, ordonnée en un rigoureux lacis que l'on imagine. Et, de ci de là, au-dessus des toits, les tourelles des édifices les plus cossus s'accrochant au ciel brouillé. Se distinguent à peine les noirs vaisseaux du bout du monde, que l'on déleste sans fin de leur précieuse cargaison : parfums enivrants, voluptueuses étoffes, et diverses épiceries aphrodisiaques aptes à ressusciter les sens des paisibles courtiers hollandais qui les réceptionnent en tirant sur leur pipe. Aucun trouble dans cet inoffensif tableau ; seul, penché au bastingage, un jeune gaillard suit les évolutions d'un amas de brindilles qui, entraînées hors du courant, tournoient follement, prisonnières de la barre repoussant toutes les tentatives pour sortir de la nasse où elles finiront par se décomposer au fil des ans, leur gréement s'effilochant, leurs mâts s'effondrant sur les restes à peine identifiables de quelques squelettes appuyés aux bordages ou étalés sur le pont pourri qui laisse voir au travers de larges entailles l'eau bouillonnante se heurtant furieusement aux parois de la sentine, s'efforçant de s'échapper de ce piège qui la retient, de plus en plus sale, fétide, s'imprégnant jour après jour de la couleur brunâtre du bois décomposé, de la fade odeur de putréfaction, et convertie bientôt, par quelque mystérieuse alchimie, en une bave mousseuse qui s'envole dès que je souffle, m'allongeant à plat ventre au bord du ruisseau, près de la paroi, oui, la même où je m'étais endormi et vers laquelle obstinément je m'approche, sur la surface de l'eau.

Mais c'est trop. Inutilité de tous ces cheminements quintessenciés. Maintenant, je suis au pied du mur qu'il me faut excaver pour pouvoir poursuivre mon chemin vers de plus secrètes galeries.

Devant moi, la paroi noire s'effrite peu à peu sous les pics – trois coups sourds, une aspiration. Et le tampon de poussière qui s'infiltré au plus profond. Et le corps qui se coince dans la moins mauvaise position, avec tout le poids sur le genou gauche, la jambe droite pliée en avant contrebalançant le mouvement de va-et-vient des deux bras. Frapper... frapper... frapper, respirer. Diriger la lampe du casque vers le trou, là où la pointe attaque. Baisser la tête. Attendre la relève pour sortir enfin, se retrouver dehors, pouvoir avaler enfin de l'air, essayer de se débarrasser de cette couche sombre de suie incrustée dans les pliures de la peau, s'habiller comme les autres qu'on rejoint au café, avec les chopes glacées qui laissent un cercle gluant sur la toile cirée où la main glisse, distraite. Et là, comme chaque soir, caver l'argent de dix heures de poussier. Lorsque tout a disparu et qu'on se retrouve devant le dernier verre, rester au chaud, en ne pensant à rien, l'air égaré, anéanti.

Mais je dois continuer.

Maintenant, cette tache, crevasse dans la pierre où les pistes se perdent. Les traces blanchâtres du sel sur le rocher. Quelques algues desséchées, collées. Brusque disparition d'un crabe minuscule dans une scissure clandestine. En vain, le regard aigu à sa poursuite... Retour vers l'apaisante platitude d'une telle côte. Et puis, là, devant, la croûte sombre sur la toile, énigmatique, inutilement enserrée par le titre : « Fissure. » Lente vrille. Lent enfoncement, doux, douloureux, et

Brusque irruption à l'intérieur. Enfin !

D'abord, le noir sans repère. Puis, par degrés, accommodation : à droite, une luminosité.

A tâtons, la main. Répulsion... Rejet : des os avec de la chair, encore, et encore. Les bras en avant.

Un pas. Glissement sur le sol humide. Bombement et dénivellation.

Encore un pas. Hésitation. Bruits d'eau, plus loin...

Piétinements. Grignotements.

Flexion des jambes. Les mains vers le bas... Le frôlement des poils. Douleur au doigt.

Morsure.

Peur. Fuite.

Heurt contre la paroi. A droite, mur...

A droite, mur...

A droite, mur...

A droite...

Prison, et toujours, au loin, bruit d'eau, raclements des griffes et des dents.

Folie dans la tête. Fébrilité des mains. Je cherche. Là, aux pieds, un manche, un pic !...

L'explosion de la roche. L'élargissement de la crevasse. La chaleur... la fatigue... lourdeur du bras... halètement...

Le corps dans le boyau. Passage.

Des trous. Des niches. Des ossements. Des crânes.

Un tournant.

Les niches. Les trous. Les crânes. Les ossements...

Vite, une torche !

Un pas un autre un autre et la mer !

Les matins d'hiver, au bord de la plage, la mer veille sur les sables,

les matins d'hiver, les eaux bordent la plage, l'âme erre, vieille, sur les sables,

les mâts, teints d'hiver, ô, bordent la plage ! L'amer éveil sur les câbles,

il l'aima, tiens, Yves, hier, hors de la plage, l'amère vieille... C'est la fable ?
les mats teints divers au bord de l'aplat, quelle merveille, sur le sable !
les maths, hein, dis, Véro... Bordel ! À plat, je... La mère Weill, sûr... Laisse-la.

Il est temps, je crois, de clore l'histoire. Alors, maintenant,

COUP D'AILE

Devant moi, le banc et la plage, évidemment.

Un long ruban de sable blanc bordé vers le large par une dentelle d'écume, par un feston de dunes vers le marais, avec quelques cimes de pins qui annoncent l'approche de la forêt. Mais la brume qui s'éploie occulte bientôt tout autre perspective.

Il faut donc se hasarder plus avant et descendre sans plus tarder vers la grève.

Maintenant, on découvre, parallèle au rivage, la ligne sombre des algues déposées par les vagues à marée descendante. Il est, sans aucun doute, interdit d'altérer l'accord parfait de l'eau et du varech. Pour cela, il s'agit de poursuivre l'effort et de rester sur le sable sec où les pieds s'enfoncent sans laisser de trace.

La brume imperceptiblement s'allège. Un froid soleil d'hiver réussit à la percer. Miroitement au loin, jouxtant la mousse blanchâtre de l'écume. Un vol de mouettes s'abat sur le miroir que la mer découvre en se retirant. Elles arpentent gravement la bande de sable mouillé, quêtant dans les algues quelque minuscule crustacé. Mais nulle empreinte ne vient, pour l'instant, souiller la blancheur de la plage.

Il faut donc revenir au plus vite, avant que le flux ne vienne contrarier la stratégie minutieusement élaborée, et gagner, s'il en est encore temps, le terme du voyage.

Surprise. Sur la grève, maintenant, des traces parallèles qui s'effacent à la même longitude. Sans doute, les mouettes ont-elles esquissé ces lignes sibyllines, et se sont envolées toutes en même temps, au même endroit, pour aller se poser plus loin et recommencer leur éternel palimpseste.

Unique, l'une d'elles quitte la plage, tournoie un instant à travers les bourrasques, et se pose, en fin de conte, sur le banc qu'elle effleure de son aile.

Alors, devant moi, il ne reste plus rien que le blanc de la page. Évidemment.

